

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)

“Ma chère femme,

“Je suis à l'hôpital, si malade que je crois que je ne me relèverai pas. Si j'en avais la force, je te dirais comment le mal est arrivé; mais ça ne servirait à rien; il vaut mieux aller au plus pressé. C'est donc pour te dire que si je n'en réchappe pas, tu devras écrire à Greth and Galey, Green-square, Lincoln's-Inn, à Londres; ce sont des gens de loi chargés de retrouver Remi. Tu leur diras que seule tu peux leur donner des nouvelles de l'enfant, et tu auras soin de te faire bien payer ces nouvelles; il faut que cet argent te fasse vivre heureuse dans ta vieillesse. Tu sauras ce que Remi est devenu en écrivant à un nommé Acquin, ancien jardinier, maintenant détenu à la prison de Clichy, à Paris. Fais écrire toutes tes lettres par M. le curé, car dans cette affaire il ne faut se fier à personne. N'entreprends rien avant de savoir si je suis mort.

“Je t'embrasse une dernière fois.

“BARBERIN”.

Je n'avais pas lu le dernier mot de cette lettre. Mattia se leva en faisant un saut.

—En avant pour Londres! cria-t-il.

J'étais tellement surpris de ce que je venais de lire, que je regardai Mattia sans bien comprendre ce qu'il disait.

—Puisque la lettre de Barberin dit que ce sont des gens de loi anglais qui sont chargés de te retrouver, continua-t-il, cela signifie, n'est-ce pas, que tes parents sont Anglais.

—Mais...

—Cela t'ennuie, d'être Anglais?

—J'aurais voulu être du même pays que Lise et les enfants.

—Moi, j'aurais voulu que tu fusses Italien.

—Si je suis Anglais, je suis du même pays qu'Arthur et madame Milligan.

—Comment, si tu es Anglais; mais cela est certain; si tes parents étaient Français ils ne chargeraient point, n'est-ce pas, des gens de loi anglais de rechercher en France l'enfant qu'ils ont perdu. Puisque tu es Anglais, il faut aller en Angleterre. C'est le meilleur moyen de te rapprocher de tes parents.

—Si j'écrivais à ces gens de loi?

—Pourquoi faire? On s'entend bien mieux en parlant qu'en écrivant. Quand nous sommes arrivés à Paris, nous avions 17 francs; nous avons fait un jour 14 francs de recette, puis 11, puis 9, cela donne 51 francs, sur quoi nous avons dépensé 8 francs; il nous reste donc 43 francs, c'est plus qu'il n'en faut pour aller à Londres; on s'embarque à Boulogne sur des bateaux qui vous portent à Londres, et cela ne coûte pas cher.

—Tu n'as pas été à Londres?

—Tu sais bien que non; seulement nous avions au cirque Gassot deux clowns qui étaient Anglais; ils m'ont souvent parlé de Londres et ils m'ont aussi appris bien des mots anglais pour que nous puissions parler ensemble sans que la mère Gassot, qui était curieuse comme une chouette, entendit ce que nous disions; lui en avons-nous baragouiné des sottises anglaises en pleine figure sans qu'elle pût se fâcher. Je te conduirai à Londres.

—Moi aussi, j'ai appris l'anglais avec Vitalis.

—Oui, mais depuis trois ans tu as dû l'oublier, tandis que moi je le sais encore: tu verras. Et puis ce n'est pas seulement parce que je pourrai te servir que j'ai envie d'aller avec toi à Londres, et pour être franc, il faut que je te dise que j'ai encore une autre raison.

—Laquelle?

—Si tes parents venaient te chercher à Paris, ils pourraient très bien ne pas vouloir m'emmener avec toi, tandis que quand je serai en Angleterre ils ne pourront pas me renvoyer.

Une pareille supposition me paraissait blessante pour mes parents, mais enfin il était possible, à la rigueur, qu'elle fût raisonnable; n'eût-elle qu'une chance de se réaliser, c'était assez de cette chance unique pour que je dusse accepter l'idée de partir tout de suite pour Londres avec Mattia.

—Partons, lui dis-je.

—Tu veux bien?

En deux minutes nos sacs furent bouclés et nous descendîmes prêts à partir.

Quand elle nous vit ainsi équipés, la maîtresse d'hôtel poussa les hauts cris:

—Le jeune monsieur, — c'était moi le monsieur, — n'attendait donc pas ses parents? cela serait bien plus sage; et puis les parents verraient comme le jeune monsieur avait été bien soigné.

Mais ce n'était pas cette éloquence qui pouvait me retenir: après avoir payé notre nuit, je me dirigeai vers la rue où Mattia et Capi m'attendaient.

—Mais votre adresse? dit la vieille.

Au fait il était peut-être sage de laisser mon adresse, je l'écrivis sur son livre.

—A Londres! s'écria-t-elle, deux jeunesses à Londres! Par les grands chemins! Sur la mer!

Avant de nous mettre en route pour Boulogne, il fallait aller faire nos adieux au père.

Mais ils ne furent pas tristes; le père fut heureux d'apprendre que j'allais bientôt retrouver ma famille, et moi j'eus plaisir à lui dire et à lui répéter que je ne tarderais pas à revenir avec mes parents pour le remercier.

—A bientôt, mon garçon, et bonne chance! si tu ne reviens pas aussi tôt que tu le voudrais, écris-moi.

—Je reviendrai.

Ce jour-là nous allâmes sans nous arrêter jusqu'à Moisselles où nous couchâmes dans une ferme, car il importait de ménager notre argent pour la traversée; Mattia avait dit qu'elle ne coûtait pas cher; mais encore à combien montait ce pas cher?

Tout en marchant, Mattia m'apprenait des mots anglais, car j'étais fortement préoccupé par une question qui m'empêchait de me livrer à la joie: mes parents comprendraient-ils le français ou l'italien? Comment nous entendre s'ils ne parlaient que l'anglais? comme cela nous gênerait! Que dirais-je à mes frères et à mes soeurs, si j'en avais? Ne resterais-je point un étranger à leurs yeux, tant que je ne pourrais m'entretenir avec eux? Quand j'avais pensé à mon retour dans la maison paternelle, et bien souvent, depuis mon départ de Chavanon, je m'étais tracé mon tableau, je n'avais jamais imaginé que je pourrais être ainsi paralysé dans mon élan. Il me faudrait longtemps sans doute avant de savoir l'anglais, qui me paraissait une langue difficile.

Nous mîmes huit jours pour faire le trajet de Paris à Boulogne, car nous nous arrêtâmes un peu dans les principales villes qui se trouvèrent sur notre passage: Beauvais, Abbeville, Montreuil-sur-Mer, afin de donner quelques représentations et de reconstituer notre capital.

Quand nous arrivâmes à Boulogne nous avions encore trente-deux francs dans notre bourse, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il ne fallait pour payer notre passage.

Comme Mattia n'avait jamais vu la mer, notre première promenade fut pour la jetée: pendant quelques minutes il resta les yeux perdus dans les profondeurs vaporeuses de l'horizon, puis, faisant claquer sa langue, il déclara que c'était laid, triste et sale.

Une discussion s'engagea alors entre nous, car nous avions bien souvent parlé de la mer et je lui avais toujours dit que c'était la plus belle chose qu'on pût voir; je soutins mon opinion.

—Tu as peut-être raison, quand la mer est bleue, comme tu racontes que tu l'as vue à Cette, dit Mattia, mais quand elle est comme cette mer, toute jaune et verte avec un ciel gris et de gros nuages sombres, c'est laid, très laid, et ça ne donne pas envie d'aller dessus.

Nous étions le plus souvent d'accord, Mattia et moi, ou bien il acceptait mon sentiment, ou bien je partageais le sien, mais cette fois je persistai dans mon idée, et je déclarai même que cette mer verte, avec ses profondeurs vaporeuses et ses gros nuages que le vent poussait confusément, était bien plus belle qu'une mer bleue sous un ciel bleu.

—C'est parce que tu es Anglais que tu dis cela, répliqua Mattia, et tu aimes cette vilaine mer parce qu'elle est celle de ton pays.

Le bateau de Londres partait le lendemain à quatre heures du matin; à trois heures et demie nous étions à bord et nous nous installions de notre mieux, à l'abri d'un amas de caisses qui nous proté-

geaient un peu contre une bise du nord humide et froide.

A la lueur de quelques lanternes fumeuses, nous vîmes charger le navire: les poulies grinçaient, les caisses qu'on descendait dans la cale craquaient et les matelots, de temps en temps, lançaient quelques mots avec un accent rauque; mais ce qui dominait le tapage, c'était le bruissement de la vapeur qui s'échappait de la machine en petits flocons blancs. Une cloche tinta, des amarres tombèrent dans l'eau; nous étions en route; en route pour mon pays.

J'avais souvent dit à Mattia qu'il n'y avait rien de si agréable qu'une promenade en bateau: on glissait doucement sur l'eau sans avoir conscience de la route qu'on faisait, c'était vraiment charmant, — un rêve.

En parlant ainsi, je songeais au “Cygne” et à notre voyage sur le canal du Midi; mais la mer ne ressemble pas à un canal. A peine étions-nous sortis de la jetée que le bateau sembla s'enfoncer dans la mer, puis il se releva, s'enforça encore au plus profond des eaux, et ainsi quatre ou cinq fois de suite par de grands mouvements comme ceux d'une immense balançoire; alors, dans ces secousses, la vapeur s'échappait de la cheminée avec un bruit strident, puis tout à coup une sorte de silence se faisait, et l'on n'entendait plus que les roues qui frappaient l'eau, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon l'inclinaison du navire.

—Elle est jolie, ta glissade! me dit Mattia.

Je n'eus rien à lui répondre, ne sachant pas alors ce que c'était qu'une barre.

Mais ce ne fut pas seulement la barre qui imprima ces mouvements de roulis et de tangage au navire, ce fut aussi la mer qui, au large, se trouva être assez grosse.

Tout à coup Mattia, qui depuis assez longtemps ne parlait plus, se souleva brusquement.

—Qu'as-tu donc? lui dis-je.

—J'ai que ça danse trop et que j'ai mal au cœur.

—C'est le mal de mer.

—Pardi, je le sens bien!

Après quelques minutes il courut s'appuyer sur le bord du navire.

Ah! le pauvre Mattia, comme il fut malade; j'eus beau le prendre dans mes bras et appuyer sa tête contre ma poitrine, cela ne le guérit point; il gémissait, puis, de temps en temps, se levant vivement, il courait s'accouder sur le bord du navire, et ce n'était qu'après quelques minutes qu'il revenait se blotir contre moi.

Alors, chaque fois qu'il revenait ainsi, il me montrait le poing, et, moitié riant, moitié colère, il disait:

—Oh! ces Anglais, ça n'a pas de cœur.

—Heureusement.

Quand le jour se leva, un jour pâle, vaporeux et sans soleil, nous étions en vue de hautes falaises blanches, et çà et là on apercevait des navires immobiles et sans voiles. Peu à peu le roulis diminua et notre navire glissa sur l'eau tranquille presque aussi doucement que sur un canal. Nous n'étions plus en mer, et de chaque côté, tout au loin, on apercevait des rives boisées à travers les brumes du matin: nous étions entrés dans la Tamise.

Nous voici en Angleterre, dis-je à Mattia.

Mais il reçut mal cette bonne nouvelle, et s'étalant de tout son long sur le pont;

—Laisse-moi dormir, répondit-il.

Comme je n'avais pas été malade pendant la traversée, je ne me sentais pas envie de dormir; j'arrangeai Mattia pour qu'il fût le moins mal possible, et montant sur les caisses, je m'assis sur les plus élevées avec Capi entre mes jambes.

De là, je dominais la rivière et je voyais tout son cours de chaque côté, en amont, en arrière; à droite s'étalait un grand banc de sable que l'écume frangeait d'un cordon blanc, et à gauche il semblait qu'on allait entrer de nouveau dans la mer.

Mais ce n'était là qu'une illusion, les rives bleuâtres ne tardèrent pas à se rapprocher, puis à se montrer plus distinctement jaunes et vaseuses.

Au milieu du fleuve se tenait toute une flotte de navires à l'ancre, au milieu desquels couraient des vapeurs, des remorqueurs qui déroulaient derrière eux de longs rubans de fumée noire.

Que de navires! que de voiles! Je n'avais jamais imaginé qu'une rivière pût être aussi peuplée, et si la Garonne m'avait surpris, la Tamise m'émerveilla.